

18. Cygnes des temps

Les enfants s'approchèrent du bord de l'étang. Les canards s'étaient précipités à la vue des morceaux de pain rassis qu'ils s'étaient mis à lancer dans l'eau. Quand ils en repéraient un, ceux-ci fendaient les flots à coups de palmes précipités mais souvent, à l'instant où il allait le saisir, le gagnant semblait se résigner à modifier sa course au profit d'un second qui emportait le morceau.

Les enfants riaient de sa maladresse sans prendre conscience qu'ils assistaient à la manifestation de la hiérarchie sociale des volatiles.

Mais brusquement la bataille navale changea d'apparence, elle sembla se calmer, les canards parurent moins motivés : un cygne faisait son apparition.

Comme une trirème royale, il s'avança sans avoir à demander de faire place. Les enfants, fascinés, le regardaient croiser au large des côtes, peu enclins à lui lancer du pain, eu égard à la disproportion des forces vis à vis des canards, mais curieux, tout de même, d'en voir la manifestation.

Un second cygne arriva puis un troisième suivi d'un quatrième. Sans même avoir chassé les canards qui avaient pris spontanément la tangente, ils occupèrent bientôt tout le bord de l'étang où se trouvaient les enfants. Le premier cygne se souleva lourdement sur la berge et s'avança vers eux en soufflant. Les enfants s'enfuirent.

Wolfgang Grosseküe sortit dans le froid matin d'avril, traversa la cour bouseuse pour rejoindre le hangar où il garait ses tracteurs et sa Mercedes. Il hésita. Aller en ville en tracteur, ça craint. Mais aller voir son banquier en Mercedes pour négocier un emprunt, ça craint aussi.

L'esbroufe, cela peut marcher avec n'importe qui mais pas avec le banquier qui connaît tout des petites traces douteuses de votre compte en banque. Il hésita à charger son vélo dans le coffre de la

voiture mais haussa les épaules : inutile d'en rajouter, il se contenterait de ne pas se garer devant l'agence.

La voiture traversa la cour en faisant gicler les flaques de merde bovine et s'engagea sur le chemin qui traversait ses terres pour rejoindre la route principale.

L'hiver avait été humide et le printemps menaçait de l'être aussi. Le blé en herbe perçait dans les champs gorgés d'eau, parsemés de flaques que le sol n'arrivait plus à absorber.

Alors qu'il roulait dans la lumière éblouissante du matin naissant, Wolfgang crut voir ce qu'il prit pour une étendue neigeuse. Il ralentit et, la lumière se faisant moins directe comme il se déplaçait le long de la route, il découvrit l'origine et la nature de cette grande flaque éblouissante : des cygnes en migration s'était abattus sur son champ pendant la nuit et broutaient les jeunes tiges tendres du maïs en herbe.

– Il manquait plus que ça, grommela-t-il, t'en vais te me les foutre dehors, ça va faire ni une ni deux !

Il dut ralentir pour dépasser deux voitures de citadins curieux qui s'étaient arrêtés pour photographier le phénomène.

– Régalez-vous, profitez-en, ça ne va pas durer, abrutis !
Grommela-t-il.

Il continua néanmoins sa route car il savait qu'il ne suffisait pas de crier ou de gesticuler pour faire fuir ces animaux. Cela n'ayant le résultat que de leur faire prendre des airs offusqués et nonchalant pour éviter élégamment les coups de bottes qu'on leur lançait. Et quant aux cris, ils s'en foutaient avec une indifférence désarmante.

C'est pour cela que Wolfgang ne pensait même pas essayer de les intimider. Il avait dans l'idée de les flinguer, tout simplement. Ni une ni deux.

Wolfgang avait de bonnes raisons de vouloir faire fuir ces oiseaux. Qui les a vu ratiboiser des champs de jeunes pousses et n'en laisser qu'une étendue désolée en connaît une des raisons. Mais qui a déjà vu une fiente de cygne en connaît une autre.

Enfin qui a vu sa vache avorter, ses brebis produire un lait

putride et sa volaille crever de diarrhées après avoir consommé des fourrages ou des graines pollués par leurs gros étrons verts, n'a pas besoins d'autre raison.

Il allait te me foutre tout ce monde dehors, ça n'allait pas traîner. Juste le temps de revenir de chez son banquier. Non mais des fois !

Lorsqu'il revint, les choses avaient bien changé. Il n'y avait plus deux mais une bonne trentaine de véhicules rangés sur le bas-côté de la route, le long de ses terres.

Un ressac blanc venait battre les pieds des spectateurs dans un bouillonnement de plume. Ceux-ci avaient emprunté au semeur son geste auguste pour distribuer des grains de maïs aux volatiles. Il sembla même à Wolfgang que leur nombre avait augmenté.

– Vous allez bientôt arrêter de jeter vos cochonneries sur mes terres ?

– C'est du maïs de chez vous ! Soyez heureux, on vous le rend !

Une semaine s'écoula. Wolfgang était dans sa cuisine en train de vidanger la soupe de son assiette avec un bruit de pompe. Le bruit de cuillère fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

– Wolfgang à l'appareil... Ah, c'est toi !... Oui, une vraie catastrophe, ils se sont répandus partout. Et avec les autres abrutis qui les nourrissent !... Oui, faire quelque chose, mais quoi ?... Des scientifiques ? Ah bon ? Je les croyais du côté des abrutis !... Bon, d'accord ! On se réunit chez toi demain soir ! Salut et bonjour à ta vieille !

Le lendemain soir, Wolfgang Grosseküe se rendit dans la ferme de son voisin chez qui s'étaient rassemblés ses autres voisins et des scientifiques spécialistes des oiseaux, des champs, des étangs, des étrons de cygnes et de leur impact sur l'environnement. Tous, agriculteurs comme scientifiques, furent unanimes : c'était la catastrophe.

Après avoir exposé les dangers d'une pollution à la merde de

cygne, le spécialiste qui ne connaissait de ceux-ci que leurs étrons, suggéra de les effrayer en tapant dans les mains et en criant “bouh !”, ce qui souleva l'enthousiasme des spécialistes des champs et des étangs mais ne détermina dans le reste de l'assistance qu'un silence affligé.

Le spécialiste des oiseaux exposa un tableau plus concret mais aussi moins optimiste de la situation. Le seul moyen légal, et moralement admissible par les citoyens, d'éradiquer une population de cygnes était de réduire le nombre de leurs œufs. Mais cela ne valait pas dans ce cas précis car ce qui augmentait le nombre de ces volatiles, ce n'était pas uniquement une reproduction débridée mais aussi l'attraction d'une pitance abondante. Et quant à demander une simplification des procédures de régulation, cela avait déjà été fait mais pourrait prendre des années avant d'être effectif.

- Il suffit donc d'arrêter de les nourrir !
- Allez dire cela aux abrutis, je veux dire à ceux qui leur lancent du grain. La population est attirée par cet oiseau, symbole de pureté, de noblesse et tout le fourbi. De toute manière, il est déjà interdit de les nourrir.
- Alors il faut les chasser, les chasser des champs, veux-je dire, par des moyens appropriés !
- C'est un oiseau qui ne crie pas, qui n'est pas agressif à moins qu'on ne lui résiste, qui n'a pas peur de l'homme et qui orne les jardins des rois depuis l'antiquité. Les chasser comme des corbeaux serait inadmissible pour la population.

En résumé le nombre de cygnes était corrélé à l'abondance de la nourriture et celle-ci durerait tant que la populace serait attirée par les cygnes. Bref, c'était un cercle et il était vicieux, le salopard.

Les scientifiques et experts présents en arrivèrent finalement à la décision d'obliger les autorités à appliquer la loi “a minima” et de sanctionner les contrevenants en verbalisant les personnes qui continueraient de nourrir les cygnes.

C'est cette motion qui fut présentée au Conseil Municipal et qui

reçut une volée de bois vert de la part d'une minorité d'élus exaltés. Néanmoins, le Conseil dans sa majorité adopta la motion avant de la retirer.

Il est déjà difficile d'admettre qu'une assemblée d'élus organise un vote pour décider d'appliquer la loi mais il est encore plus inconcevable, qu'après avoir accepté de l'appliquer, elle renonce à le faire par peur d'une poignée d'exaltés qui réunissent assez de monde pour venir vociférer devant les élus.

Il faut préciser qu'entre l'adoption de la motion et son retrait piteux devant le chahut des manifestants, il y eut cet épisode où le garde-champêtre tenta de sauver sa peau après qu'il eut eu la prétention de verbaliser des grands-parents venus nourrir les oiseaux avec leurs petits-enfants, ce que les exaltés qualifièrent de harcèlement, rien que cela.

Il y eut enfin cet incident au cours duquel un gros cygne qui avait envahi la route avec ses congénères, fut percuté à quarante à l'heure par la voiture d'un supporter venu les alimenter.

Il ne fut pas long pour que l'événement ne fût un tantinet transformé et que la cause de la blessure n'en fut imputée au coup de fusil d'un agriculteur ornithophobe. À croire qu'on n'attendait que cela pour faire éclater une grosse colère.

L'animal fut donc transporté chez un vétérinaire par une dizaine d'individus exaltés qui, par un renfort inopiné, se retrouvèrent cinq cents en arrivant au cabinet.

L'homme de l'art travaillant pour les agriculteurs, il fut soupçonné d'intelligence avec l'ennemi et c'est sous la menace de recevoir des gifles et de voir son cabinet mis à sac qu'il fut contraint de le soigner et surtout de le guérir, sinon gare !

Le vétérinaire eut beau démontrer que si l'animal avait du plomb dans l'aile cela ne relevait pas d'un coup de fusil, ses paroles se perdirent au-dessus de la tête de ses persécuteurs qui se bouchèrent les oreilles en criant “ nia, nia, nia, nia ! On ne veut pas le savoir ! ”.

Les choses n'en restèrent cependant pas là. Emmenée par la dizaine d'excités, la foule s'en vint vociférer devant la mairie et tapa des pieds, ce qui fut entendu par les élus comme une convocation à laquelle ils répondirent avec empressement.

Les dix délégués, dégueulés par la foule jusque sur le parvis de la Maison Commune, exigèrent que les élus prissent de leur propre initiative un arrêté protégeant ces oiseaux blancs, magnifiques et gentils.

C'était facile à faire et ne mangeait pas de pain, d'autant que la loi protégeant ces oiseaux existait déjà. Mais les excités qui n'y connaissaient rien et dont les motivations ne relevaient que d'une compassion humide, furent satisfaits.

Cela ne semblant pas suffisant, des lettres de menaces furent adressées par le Comité de Défense des Cygnes aux agriculteurs et particulièrement à Wolfgang GrosseKüe que l'on accusait sans ambages d'être l'auteur du coup de fusil qui avait percuté la pauvre bête à bout portant et à quarante à l'heure.

Il n'y eut pas de moissons, on laboura au klaxon, pour écarter la volaille, et on sema le maïs que celle-ci s'empressa d'avaler, pour la transformer sans plus tarder, après copulation et digestion, en vilains petits canards et en étrons verts.

Pour les cygnes, c'était sans équivoque : l'homme étant le pourvoyeur de pitance, pourquoi la chercher ailleurs ? Les cygnes migrants devinrent donc sédentaires et le bruit s'en répandit si bien, on ne sait d'ailleurs comment, que chaque jour amena son contingent quotidien.

Ces animaux que l'on voyait s'abattre sur les champs et les étangs de la région au cours de leur migration, s'habituerent à la sédentarité et s'alimentèrent dans les gouilles et les champs jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Leur sort et leur devenir préoccupait au plus haut point les autorités auxquelles la foule vociférait ses directives. On décida que tout ce que l'homme ne consommait pas devrait leur servir de

nourriture.

Tous les matins, un camion de la mairie leur apporta donc ce que les enfants des cantines n'avaient pas voulu et, le dimanche, ces derniers vinrent les visiter pour leur lancer le pain qu'ils avaient mis de côté durant toute la semaine, encouragés en cela par leurs parents qui voyait là une occasion de les faire s'instruire sur la nature en même temps que d'être enclins aux bons sentiments envers les animaux. Au moins envers les cygnes blancs, magnifiques, gracieux et gentils.

En janvier, le froid durcit la terre et fit geler les gouilles. Le seul camion municipal quotidien ne suffit bientôt plus à l'appétit des oiseaux qui croissait avec leur nombre.

On en vit bientôt quelques-uns, les plus hardis, quitter leurs champs ravagés et surpeuplés pour venir chercher pitance en ville.

Les cygnes chassèrent des jardins publics les pigeons et les canards dont les carcasses emplumées conchièrent la ville pendant des semaines. Ils remplacèrent la mendicité bonne enfant et cancanière de ces derniers par un racket agressif, colérique et soufflant.

On en vit bientôt se balader lourdement deux par deux sur les trottoirs, chapardant aux étalages, pinçant les mollets des mauvais coucheurs ou battant leurs ailes puissantes pour intimider les mères de famille qui leur cédaient le repas du soir de la maisonnée.

On mit les bouchées doubles pour abonder la pitance qu'on leur apportait dans les champs. La situation se calma quelques semaines. Seuls les cygnes les plus résolus tenaient encore les avant-postes dans les squares, parcs et jardins.

Mais au début de l'été, les choses empirèrent, et on vit les cygnes envahir à nouveau la cité. Cela dura le mois de juillet et une partie d'août, jusqu'à ce que la population excédée s'en vint un matin taper des pieds et vociférer devant la mairie pour reprocher aux élus le peu de cas qu'ils faisaient de la vie que leur menaient ces sales bêtes

et de la politique irresponsable qu'ils avaient menée pour arriver à transformer des cygnes blancs, magnifiques, gracieux et gentils en cette nuée de délinquants au comportement peu civil.

Il était temps de prendre des mesures propres à maintenir ces créatures dans les terres que la population leur avait si généreusement accordées, c'est à dire celles des agriculteurs.

La municipalité, impuissante, rétorqua qu'il était impossible de faire plus qu'on ne faisait déjà et que, si l'on devait augmenter les rations journalières, il faudrait demander l'aide des communes voisines.

- Les agriculteurs ! C'est à eux qu'il faut demander un réel effort !
- Ce sera difficile ! Ils n'ont pas moissonné, les cygnes ont tout mangé. Ils ont semé et les cygnes ont dévoré les semences : l'année prochaine sera pire encore !
- Mais alors, vous avez laissé s'installer une situation que vous ne savez plus gérer ?
- Avez-vous oublié que c'est vous qui nous avez obligé à le faire ?
- Non mais je rêve ! Vous n'aviez pas à nous écouter ! Qui est en charge de l'autorité, vous ou nous ? Vous êtes des laxistes incapables de l'assurer ! Vous serez virés aux prochaines élections !

Virés, ils eussent été menacés plus tôt de l'être s'ils avaient résisté aux admonestations des exaltés. Ils avaient seulement reculé cette horrible sentence de seize mois, ces seize mois qui avaient permis à la communauté de tout perdre.

Un citadin de la cité qui aimait à laisser entendre qu'il entendait quelque chose à l'ordre du monde, sortit de la cohue et demanda la parole.

- Je crois que nous sommes partis sur un mauvais pied, pourquoi stigmatiser ces pauvres animaux ? Ils sont comme nous ! Ils veulent s'alimenter, il faut les comprendre !
- Oui, nous avons parfaitement compris : ils s'alimentent et nous devons crever de faim !
- Mais ils sont comme nous...

- C'est ça qui nous fait peur car nous voulons nous débarrasser d'eux ! Ils doivent vouloir la même chose !
- ... laissez-moi finir. Ils sont comme nous, certes, mais nous ne sommes pas comme eux ! En logique mathématique, on appelle cela une application injective. Nous avons tous les caractères des cygnes, et en cela ils sont semblables à nous, mais nous en avons qu'ils n'ont pas, et en cela nous leur sommes supérieurs ! En effet, nous, en tant qu'humains, sommes enclins à la bienveillance, qualité qui doit toujours orienter notre politique au risque sinon...

On ne sut jamais à quel risque épouvantable on s'exposait du fait d'appliquer la loi sans pleurnicheries car il se passa à cet instant un événement qui mit fin à la controverse.

L'orateur qui se piquait de connaître le monde et dont la devise était “ il faut commencer par arrêter de continuer et poursuivre en commençant d'arrêter de recommencer ”, cet orateur portait un costume avec une veste d'un jaune très clair.

À cet instant, dans le ciel passa une escadrille de cygnes en formation. Dois-je continuer ?

Qui peut poursuivre un discours en étant ceint d'une écharpe de fiente verte et trouver des mots qui marquent l'esprit des auditeurs. Un immense éclat de rire vint donc conclure l'envolée verbale que l'orateur arrêta de continuer en abandonnant l'espoir de la recommencer.

La municipalité dut reconnaître qu'elle avait fait l'erreur de céder aux menaces des exaltés. En bref, que les édiles avaient eu la trouille d'écouter ce que la raison et la loi commandaient et cela uniquement pour se conserver un commerce souriant avec leurs concitoyens en évitant de les harceler avec des vétilles aussi insignifiantes que l'application de la loi.

On se décida enfin à consulter les experts qui criaient dans le désert depuis plus de seize mois. Et tous tombèrent d'accord : pour le court terme, il n'y avait plus rien à faire qu'à déménager et laisser

le champ libre aux cygnes, à moins...

...À moins de violer la loi qui protégeait ces animaux, comme le professaient les exaltés.

Les édiles se réunirent une dernière fois en conseil. Certains élus prêchèrent la réflexion, la nuance et le moyen terme. Ils furent conspués et traités de laxistes.

À la quasi-unanimité on déclara donc la Patrie en danger et l'on fit sonner l'appel aux armes. Les citoyens, enfin unis, allaient marcher d'un même pas pour libérer les labours de la tyrannie ornithologique.

On était le vingt-quatre août, jour de la Saint Barthélémy, patron des extrémistes. Signe que l'intelligence avait poussé son chant du cygne.